

Paul Grell et Anne Wéry, *Héros obscurs de la précarité*, Paris, L'Harmattan, 1993, 182 p.

Claude Nélisse

Numéro 22, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1002214ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1002214ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nélisse, C. (1994). Compte rendu de [Paul Grell et Anne Wéry, *Héros obscurs de la précarité*, Paris, L'Harmattan, 1993, 182 p.] *Cahiers de recherche sociologique*, (22), 138–140. <https://doi.org/10.7202/1002214ar>

Paul Grell et Anne Wéry, *Héros obscurs de la précarité*, Paris, L'Harmattan, 1993, 182 p.

Ces *Héros obscurs de la précarité* de Paul Grell et Anne Wéry sont nos concitoyens — hommes et femmes en nombre toujours grandissant — qui assurent leur existence (et, bien souvent, celle de leur jeune famille) sans le soutien escompté ou effectif d'un emploi stable. Temporaires, intérimaires, à temps partiels, ils passent d'emplois précaires à chômage, à bien-être social, à emplois précaires... Ils recherchent et refusent à la fois le travail salarié, dévalorisent l'école tout en sollicitant des formations professionnelles, méprisent l'argent, l'épargne, la consommation tout autant que la pauvreté. Ils esquivent la compétition dans le travail tout en s'accommodant fort bien du travail au noir...

Que peut-on attendre de vies aussi marginales et malmenées? Comment faut-il entendre ces récits sinon comme de simples témoignages émouvants et courageux?

Préoccupé de politiques sociales ou intéressé aux problèmes de santé, on pourra certes aller voir, derrière les chiffres, «comment on devient chômeur, "BS", exclu...», «comment ces individus vivent leur situation». Comment se débrouillent-ils donc? C'est à de semblables questions de départ que nous devons cet ouvrage. Celui-ci se fonde sur les matériaux tirés d'une recherche menée à Montréal entre 1982 et 1985 et financée par le ministère de la Santé nationale du Canada et le Conseil québécois de la recherche sociale dont une des priorités de recherche était justement le chômage «dans ses conséquences sur les diverses dimensions de l'équilibre social et individuel» (p. 175). La demande campait la problématique: le chômage comme problème social, lequel a, disent les chiffres, une incidence sur le décrochage scolaire, sur la délinquance juvénile et la criminalité adulte, sur le divorce, sur la santé mentale, etc. Paul Grell et Anne Wéry connaissent bien ces questions, mais leur livre n'y répond qu'indirectement. Les auteurs déplacent cette manière — coutumière, journalistique et politique — de voir les précarités d'emploi et d'existence. Leur question n'est plus ici: «comment se débrouillent-ils [ceux qui occupent des précaires] pour survivre?», mais «comment vivre lorsqu'on ne peut appuyer son existence sur un travail salarié stable?» (p. 141).

La difficulté de ce livre — par ailleurs modeste, court, agréable à lire — et son originalité tiennent à sa visée: «la compréhension active d'une réalité en train de se faire» (p. 142).

La réalité d'abord. Il s'agit d'espaces et surtout de temporalités sociales nouvelles où les individus cessent de s'adapter, positivement ou négativement, à leurs conditions objectives pour faire émerger et stabiliser (laborieusement, faut-il le dire) des «processus autoproducteurs» de leur propre vie, dans une perspective de liberté, d'autonomie et d'harmonie avec les proches.

L'histoire de Gabriel est exemplaire. «Entre le moment où il apprend le métier de coiffeur et le moment où il se met à l'exercer à son compte s'écoulent plusieurs années (sept ans) où, de toutes sortes d'emplois précaires en projets gouvernementaux, il prospecte différentes possibilités et cherche sa voie» (p. 148). Il la trouve — mieux: il la fait — dans son «atelier de coiffure» qu'il différencie avec insistance d'un «salon de coiffure». «Lorsque Gabriel crée son atelier de coiffure, il n'imité pas quelque chose de déjà là mais invente réellement, avec les trois cents personnes qui forment sa clientèle, un rythme de vie sociale nouveau» (p. 150). Il se transforme en acteur au sens tourainien du terme: «il modifie l'environnement matériel et surtout social dans lequel il est placé en transformant la division du travail, les modes de décision, les rapports de domination ou les orientations culturelles¹.»

Le lecteur pourra facilement soulever deux objections. D'abord, la grande majorité des «précaires» sont certainement bien loin de pouvoir lancer «leu p'tit business»... qui plus est avec succès et plaisir! Les auteurs le savent, et c'est pourquoi les cas présentés dans ce livre (quelque vingt-cinq cas) ne représentent pas la totalité de l'échantillon initial. Leur regard ne porte volontairement que sur le «centre de la banlieue du travail salarié», là où ils observent au plus juste le mouvement de fond et de création sociale qu'ils soupçonnent; l'émergence du sujet, dirait Touraine.

Seconde objection: Comment être raisonnablement sûr d'avoir affaire à de nouvelles pratiques? Suffit-il qu'un coiffeur parle de son «atelier» plutôt que d'un «salon» pour qu'il se distingue de la figure traditionnelle de l'indépendant? Suffit-il qu'il en soit satisfait pour qu'on évite de voir son entreprise comme du sous-emploi déguisé? La question est de taille et la réponse ne peut être cherchée que par l'examen de la démarche méthodologique ici à l'œuvre.

Les auteurs visent, selon leurs propres termes, une «compréhension active» des récits de pratiques. Ils veulent éviter d'abord la démarche dichotomique assez fréquente dans le traitement des récits de vie qui consiste «à exposer ce que les gens disent de ce qu'ils font» pour y apposer ensuite «ce que le chercheur dit de ce qu'il entend» (p. 142). Ils tentent plutôt d'établir un rapport dialogique avec tous les récits en posant aux uns et aux autres — et aux différents fragments possibles — des questions que je dirais «interprétantes», issues d'une lecture répétée du fonctionnement interne des récits entre eux. Ces questions sont d'abord exprimées par une citation d'auteur placée en exergue de chaque chapitre et appliquée par la suite — avec explications détaillées — comme "fil rouge" entre les récits. La lecture de ces citations est essentielle et l'examen des noms de leurs auteurs — A. Camus, M. Horkheimer, M. Kundera, W. Dilthey, voisinant avec E. Durkheim, E. Morin et C. Castoriadis — nous situent assez clairement dans la perspective d'un existentialisme non subjectiviste, ou mieux: d'une herméneutique sociale.

¹ A. Touraine, *Critiques de la modernité*, Paris, Fayard, 1992, p. 243.

L'intention manifeste du livre est de rendre explicite toute la richesse des récits de vie, en permettant progressivement la comparaison. C'est, par exemple, grâce à elle que, dans le chapitre conclusif, le lecteur est amené à reconnaître la formation de ce que les auteurs appellent la banlieue du travail salarié, précisément à cause des temporalités sociales nouvelles qui y naissent et s'entrecroisent. L'innovation consiste dans l'invention d'une esquisse historique sans intrigue. Les faits, les événements, les personnages sont authentiques et ne surprennent pas; pris séparément, ils sont pour ainsi dire connus du lecteur. Ce qui surprend, par contre, c'est l'univers auquel, ensemble, ils conduisent dès lors qu'ils sont connectés les uns aux autres. Les auteurs montrent la force expressive des récits de vie et font la démonstration qu'il existe plusieurs façons de faire de la sociologie, notamment celle qui consiste à faire apparaître les «configurations sociales».

Indéniablement, ils veulent aborder leurs récits de façon à éviter d'avoir le dernier mot, pour mieux saisir, à sa juste valeur, le langage de leurs «héros obscurs de la précarité». L'intention est extraordinairement simple et intéressante. Les résultats présentés sont, selon moi, déjà suffisamment révélateurs et instructifs pour que j'en recommande vivement la lecture. Le lecteur devra cependant faire appel à son imagination et lire cet ouvrage comme on découvre un film composé d'une suite de tableaux distincts d'où émergent de nouvelles figurations (notamment des temporalités revitalisées par autre chose que le rapport salarial).

Mais on se plaît à imaginer une «revisite» de ce matériel. Je souhaite aux auteurs de pouvoir, un jour, aller au bout de leur courageuse intuition; qu'ils poursuivent le développement de certains de leurs concepts («stratégies de connaissance», «dispositifs opératoires», par exemple) et qu'ils nous instruisent plus précisément encore de leur manière de repérer les «séquences de vie» et de les comparer entre récits.

Avec une démarche plus construite et explicite — carrément plus osée, en regard du positivisme sociologique ambiant —, ils pourraient nous livrer alors non plus seulement une étude ou une monographie disciplinaire, mais une œuvre témoin de «l'utopie concrète» (E. Bloch) de ces «vrais individus de notre temps» qui, «dans leur résistance journalière à la raison économique, font surgir des questions et des réponses, des intentions et des projets, et développent dans les faits une politique de la vie quotidienne qui se fonde sur la liberté d'agir et la possibilité de créer une organisation pour soi et pour les autres qui favorise l'autonomie» (p. 164). Ce témoignage rendrait alors pleinement raison à une vérité et à une espérance encore bien difficiles à reconnaître aujourd'hui... même après plus de dix ans d'une crise sévère!

Claude NÉLISSE
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke